

**GAILLAND,
PÈRE ET FILS**

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Et le ciel se refuse à pleurer...

L'Enfant des Soldanelles

GÉRARD GLATT

GAILLAND,
PÈRE ET FILS

Roman



Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© Presses de la Cité, 2021.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0518-9

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*Le jeune homme se moque du monde
et de ses mensonges. C'est la vie qui
l'intéresse, c'est-à-dire le temps, une
belle suite de jours qui s'étend devant
lui comme une route de vacances...
Le jeune homme se demande si la
vie existe et, dans le cas contraire,
pourquoi elle fait semblant.*

ROGER VRIGNY,
Sentiments distingués

Samedi 5 mai 2018. « Entre les promeneurs et moi, une balustrade. Guère davantage... » C'est ce que Chris ajoute toujours, l'air sérieux, quand on lui demande s'il a un lieu de prédilection pour travailler. Parce que d'où il est installé, une terrasse, plutôt un grand balcon, jusqu'à la route ça doit faire combien ? cinq à six mètres – une pelouse et quelques arbustes, trois rosiers maigriots, un portail en bois, verni chêne foncé, une haie de thuyas. En disant ça, ce qu'il aime croire ou laisser penser, c'est qu'en tendant le bras, il pourrait poser la main sur la première épaule venue. Effleurer la douceur d'une joue ou se prendre les doigts dans l'une de ces chevelures amples et féminines à la mode. Ou bien encore, pour lui moins sensuel, il n'y a pas de doute là-dessus, quoique... dans celle d'un jeune homme qu'une gelée coiffante hérisserait, quitte

d'ailleurs à s'y écorcher les doigts, ou bien d'un homme qui serait encore jeune, entre trente-cinq et quarante ans... Ou d'un vieillard... D'une femme âgée, par exemple, ce qu'il aurait tant souhaité que devienne sa mère, les épaules légèrement voûtées, les joues un peu tombantes, le dessus des mains parcheminé... Oui, caresser une chevelure comme était la sienne, soyeuse et bouclée, qui sentait si bon quand, tout gamin, il y fourrait son nez... Très souvent, quand il est là, sur son balcon, devant sa table, et cloué dans son fauteuil, il se prend aussi à rêver de son père... Pourquoi ? Il ne le sait pas... Ça lui vient comme ça. Alors qu'il pense à tout autre chose... Le visage de son père lui apparaît soudain, monumental, sur fond de montagnes. Des montagnes qui n'ont rien à voir avec celles qu'il observe du matin jusqu'au soir. Rien à voir avec les Aravis. Ni avec la chaîne des Fiz qui domine la façade est du chalet. Encore moins avec celle du Mont-Blanc, plus au sud... Chris ne s'explique pas

cette apparition. Comme une toile immense qu'on aurait déployée à son insu du fond de la vallée jusqu'au sommet de la pointe Percée. D'ailleurs, il ne cherche pas à savoir. C'est un visage au regard rempli de bonté. Le visage d'un homme triste. D'un homme désolé d'être parti si vite, de n'avoir rien pu faire pour retenir la vie. Ni un an, ni un mois, ni même un jour de plus. Une apparition qui ne s'explique pas plus que l'existence elle-même, et son achèvement. C'est ce que pense Chris lorsque, dans la brume, s'estompe le visage de son père. Ce visage, le même exactement, qu'il lui a laissé il y aura bientôt trois ans – trois années pleines, jour pour jour ou peu s'en faut, c'était le 9 mai 2015, il était près de 22 heures – avec ce beau regard, et ce presque sourire. Ces yeux bleu profond, grands ouverts sur le vide. Et ces lèvres tendrement écartées, qui tentaient un sourire, un rictus à peine marqué sur la gauche. Et ce front haut, que barrait une seule ride et que mouvementaient

encore, malgré la mort, quelques cheveux épars – une vingtaine, pas davantage, juste une mèche –, toujours aussi blonds. Pâle plaisanterie d'un courant d'air qui provenait de l'entrebâillement d'une fenêtre... Ce soir-là, comme les autres soirs, il s'était employé auprès de Chris. L'avait d'abord conduit dans la salle de bains où ils avaient fait les clowns tout en se lavant les dents, ensuite aux toilettes.

« Quand tu auras fini, tu me diras... » avait-il lancé tout en s'adossant à la porte.

C'était un jeu, bien qu'ils eussent passé l'âge depuis longtemps. Mais il y avait tant d'affection entre eux deux qu'ils pouvaient tout se permettre. Dans le voisinage, nul n'ignorait plus ce que le père accomplissait pour son fils. Ni ce qu'ils avaient fait leur vie durant.

« Oui, oui, t'inquiète ! » répondait Chris, tout en urinant, château branlant, une main plaquée au mur, tandis que de l'autre il

s'efforçait de viser au plus juste pour éviter qu'une goutte n'échappe à la lunette.

Enfin, il l'avait aidé à se glisser sous les draps.

« Laisse-moi, p'pa, laisse-moi faire... » avait protesté Chris, sans trop insister cependant.

Ça faisait tant plaisir à son père de lui venir en aide, de l'accompagner dans son effort, de lui soulever une jambe, puis l'autre... Et de terminer toujours ainsi après avoir effectué un rapide tour d'horizon :

« Tu ne manques de rien au moins ? Tu as ton livre ? Tout ce qu'il te faut ? »

Chris ? C'est Chris depuis que le monde existe. Même enfant, ses parents l'appelaient Chris. C'était toujours Chris par-ci, Chris par-là. Jamais Christophe. Ni Christian. Ni Chrysostome. Ni même Cristobal. Oui, pourquoi pas Cristobal ? Ou Christophe ? Ou Christian ? Son prénom, le vrai, celui qu'on avait écrit dans le registre d'état civil et dans le livret de famille, à la page réservée aux enfants issus d'un mariage ou d'une union quelconque, il ne l'avait appris qu'en entrant au cours préparatoire, après que la maîtresse, une grande femme brune aux cheveux raides qui lui tombaient sur les épaules, vêtue ce jour-là d'une blouse largement ouverte sur une poitrine pareille à celle de sa mère, de la couleur du lait, avait dit à tous les élèves de s'asseoir afin qu'elle puisse procéder à l'appel et ainsi mieux les connaître. Ce qui signifiait donner

un visage au prénom de chacun. Car, leur avait-elle expliqué ensuite, tout au long de l'année scolaire, elle les appellerait chacun par son prénom. Du moins, s'ils le voulaient bien. Comme c'était une question, tous en chœur, ils avaient répondu que oui, ils voulaient bien. Surtout que la maîtresse avait l'air gentille, malgré ses longs cheveux noirs, son nez pointu qui lui faisait de sombres narines quand elle levait un peu la tête, et ses chaussures dont les semelles couinaient aussi fort qu'un chat dont on aurait écrasé les pattes lorsqu'elle marchait, c'est-à-dire sans arrêt depuis qu'ils étaient entrés dans la classe, comme qui, avait pensé Chris, aurait eu envie de faire pipi.

Bientôt, le silence s'était installé.

Juchée sur une estrade, la maîtresse s'était assise derrière son bureau. Puis elle avait croisé les jambes. D'une chemise cartonnée, elle avait sorti une feuille sur laquelle était tapé le nom de chacun, suivi de son prénom. Vingt-sept noms, dans l'ordre

alphabétique. Comme aucun ne commençait par la lettre A, elle était passée à la lettre B.

Elle avait appelé Edouard Balmat. Un garçon que Chris ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais croisé dans les rues de Sallanches, ni nulle part ailleurs. De toute façon, ça lui était égal. Parce qu'il avait déjà décidé que Edouard et lui ne seraient jamais copains. C'était son visage, rond et couvert de taches de son, qui ne lui revenait pas. La maîtresse ne s'était pas contentée de les appeler les uns après les autres. À tous, elle leur avait posé une question. À Edouard, elle avait demandé s'il était parent de Jacques Balmat, le premier avec Paccard à avoir gravi le mont Blanc.

« Non, non, m'dame ! avait répondu Edouard, la voix assurée. Lui, il n'était pas d'ici. Il était des Pélerins d'en Haut, à côté de Chamonix.

– Tu en es certain ?

– Oh, ça oui, m'dame ! »

Impressionné, Chris lui avait aussitôt

pardonné sa tête trop ronde et ses taches de son.

Et puis son tour était venu :

« Jean-Pierre Gaillard ? » avait demandé la maîtresse.

Comme personne n'avait levé la main, à deux reprises elle avait réitéré sa demande.

« Jean-Pierre est absent ? s'était-elle encore enquis. L'un d'entre vous le connaît-il ? »

Le voisin de Chris avait alors levé la main.

« Lui, il avait fait comme ça, en désignant Chris. Il s'appelle Gaillard, mais Chris, pas Jean-Pierre... »

Chris avait hésité un instant.

« C'est vrai, m'dame, s'était-il enfin décidé. C'est pour ça que je n'ai pas levé la main. Parce que je ne m'appelle pas Jean-Pierre. Mon prénom, c'est Chris... »

Puis, tout à trac :

« Et Jean-Pierre, m'dame, qu'est-ce que c'est moche ! »

Dans la classe, on s'était mis à rire.